

Cécile Folschweiller

Institut National des Langues et Civilisations
Orientales (Inalco), Centre de Recherches
Europes-Eurasie (CREE)
cecile.folschweiller@inalco.fr

UNE FIGURE OUBLIÉE
DE LA PROMOTION
DE LA CULTURE ROUMAINE
EN FRANCE : MARCEL
MONTANDON ET LES
« LETTRES ROUMAINES »
DANS LE *MERCURE*
DE FRANCE (1905–1914)

A Forgotten Figure in the Promotion of Romanian Culture in France: Marcel Montandon and His “Lettres roumaines” in *Mercure de France* (1905–1914)

ABSTRACT

From 1896 to 1940, the “Lettres étrangères” section of the *Mercure de France* magazine presented foreign literatures and cultures in the form of more or less regular columns aimed at a cultivated French-speaking readership. Romania made its debut in 1905 under the pen of Marcel Montandon, a Swiss art critic and columnist born in Bucharest and living in Munich, who delivered 38 in-depth and regular articles until 1914. The presentation of this little-known corpus and its author provides an insight into the wealth of Romanian cultural production during this period, the arguments of the time and the choices and opinions of the author, standing as a cultural mediator between two intellectual worlds.

KEYWORDS: *Mercure de France*, Montandon, Literature, Romania, 20th century

La connaissance de la culture roumaine en France s’est d’abord faite au fil des bouleversements politiques européens du XIX^e siècle. La période quarante-huitarde a vu affluer à Paris, puis y revenir en exil après l’échec du mouvement, la jeune élite moldo-valaque éclairée autour de Jules Michelet, d’Edgar Quinet, du poète Lamartine et d’autres, et ce fut l’occasion de publications et d’articles faisant découvrir aux Français ces contrées à la fois lointaines par leur situation périphérique et proches par leur langue latine. Ensuite, la décennie 1856–1866 fut celle du soutien napoléonien à l’union des deux Principautés sous le sceptre du prince Cuza puis de Charles de Hohenzollern. Après 1870, le contexte est moins propice au rayonnement des Principautés roumaines et Nicolae Iorga, figure encyclopédique de l’histoire, de la vie culturelle, littéraire et politique roumaines, note

avec regret que la fin du siècle voit la place de la Roumanie s'estomper dans le paysage culturel et intellectuel français (Iorga 1917 : 189, 193). Les liens ne cessent pas, mais ils s'institutionnalisent (publications scientifiques et relations académiques impliquant par exemple l'historien roumain Alexandru Xenopol, le géographe français Emmanuel de Martonne, le professeur de roumain à l'École des Langues Orientales de Paris Émile Picot), devenant par là plus discrets du point de vue du grand public. Dans ce contexte, la rubrique des « Lettres étrangères » du *Mercure de France* joue un rôle important, pourtant passé complètement sous silence par Iorga dans sa revue des liens franco-roumains. Il nous faudra interroger les raisons de ce silence.

Les « Lettres roumaines » constituent cependant un chapitre consistant dans le *Mercure de France* avec 52 articles publiés entre 1905 et 1934, répartis de manière déséquilibrée sur deux périodes nettement distinctes, séparées par la Première Guerre mondiale. Une première série de 38 articles, dense et très régulière, avec 4 chroniques par an, est signée entre 1905 et 1914 par Marcel Montandon ; la seconde, de 14 articles, est écrite entre 1922 et 1934 par Pompiliu Păltănea, de manière cette fois très irrégulière. Nous présenterons et examinerons ici la première partie de ce corpus¹ qui en représente la part essentielle et la plus intéressante.

Marcel Montandon (1875–1941) est une figure peu connue². Suisse, il est né à Bucarest du fait que son père, Arnold Montandon, s'y était installé à l'âge de vingt ans suite à une embauche dans l'antenne locale d'une banque helvétique. Le père Montandon n'est pas un inconnu en Roumanie : entomologiste autodidacte mais passionné et rigoureux, spécialiste des coléoptères, il est à l'origine des recherches dans ce domaine en Roumanie et sera plus tard engagé comme assistant de Grigore Antipa au Musée d'histoire naturelle de Bucarest auquel il a fait don de toutes ses collections (Petrescu 2012). Son fils Marcel est élevé jusqu'à l'adolescence en Roumanie où il est éduqué par sa mère, puis il suit au moins une ou deux années de lycée roumain. Il est ensuite envoyé en France pour poursuivre ses études secondaires, à Besançon puis à Paris, où il est suivi par William Ritter, l'écrivain suisse ami de ses parents, de huit ans son aîné, futur collaborateur au *Mercure*, dont il va devenir extrêmement proche, puis l'un de ses amants (Donzé 1999 : 61–62 ; Galmiche 2021 : 20–21). Ritter le guide dans ses études, ses voyages (Bayreuth, Vienne, Prague, Munich, Balkans), ses réseaux et dans un début de carrière comme critique musical à Vienne. Le mariage de Marcel n'empêche pas leur relation de se poursuivre, la famille Montandon et Ritter s'installant ensemble à Munich, jusqu'en 1914. Ritter tient de 1904 à 1912 la chronique des « Lettres tchèques » au *Mercure*, Montandon débute la sienne sur la Roumanie en 1905, introduit sans aucun doute par son ami. C'est de Munich que Montandon écrit et envoie donc ses chroniques roumaines, dont il est permis de penser que Ritter y a mis la main. Celui-ci connaissait bien la Roumanie également et entretenait des liens avec certains de ses grands noms : le poète Macedonski, le peintre Grigorescu, le philologue et promoteur roumain du symbolisme Ovid Densusianu (Vlasiu 2013 :

¹ Je remercie particulièrement Catherine Servant qui a organisé en novembre 2014 le colloque « Lettres d'Europe, et au-delà, dans le *Mercure de France* (1890–1940) » à l'INALCO et a réalisé à cette occasion le relevé de tous les numéros du *Mercure* comprenant des « Lettres » étrangères.

² Je remercie d'autant plus Christophe Nied, descendant par alliance de la famille Montandon, qui m'a fourni de précieuses indications biographiques sur Marcel Montandon.

46–47). Ce dernier est l'un des correspondants roumains qui font parvenir à Montandon en Allemagne les livres et revues dont il nourrit sa chronique.

Montandon, comme Ritter, est un esprit éclectique et les sujets traités dans ses chroniques sont très variés, débordant largement la littérature. Y sont inclus tous ceux qui « offrent quelque trait intéressant pour le lecteur étranger »³ (1910, 313 : 179). À Densusianu, à qui il demande son concours dans une première lettre qui suit l'envoi de sa deuxième chronique, il écrit : « Je n'ai pas entrepris là des correspondances mondaines ou de petite actualité salonnaire ; j'entends tenir l'immense public français et cosmopolite du *Mercur* au courant de l'activité actuelle roumaine dans les lettres et les arts (et les sciences en tant qu'il s'agira d'ethnographie, de linguistique, d'histoire) » (Onu, Rafailă 1984 : 150). La richesse de la décennie couverte, marquée par une intense diversification des genres et des tonalités faisant suite à la floraison, à la fin du siècle précédent, des « grands classiques » de la littérature roumaine, et le fait qu'il s'agit des premières chroniques régulières écrites sur la Roumanie dans le *Mercur*, invitent Montandon à alterner les thèmes, explorer, synthétiser, exemplifier, citer, bref, à faire découvrir à son lectorat une foule de textes, d'idées et de panoramas sur le pays.

L'actualité littéraire est largement présente : nouvelles parutions, dernières livraisons de revues, mais aussi commémorations et anniversaires sont autant d'occasions de développements informatifs pour le public français et de portraits d'auteurs roumains déjà classiques, comme Ion Ghica (objet d'un discours de réception à l'Académie en 1905) ou le conteur Ion Creangă (pour le vingtième anniversaire de sa mort), ou qui le deviendront. Des chroniques sont ainsi consacrées à Titu Maiorescu pour ses 70 ans en 1910 et au dramaturge I. L. Caragiale pour ses 60 ans en 1912. Mihail Sadoveanu est évoqué à chaque nouvelle parution de roman. Les chroniques nous informent également de la publication de nombreux recueils de nouvelles ou de poèmes aujourd'hui classés du côté des œuvres mineures mais dont le public français eut ainsi connaissance. Tout comme il fut également mis au courant des controverses littéraires, même quand elles sont difficilement transposables dans le contexte français, comme celle opposant Titu Maiorescu à Duiliu Zamfirescu en 1909 au sujet de la littérature « populaire » et du « poporanisme » (de *popor*, peuple). Plus proches *a priori* des préoccupations du public du *Mercur*, des études sur l'influence de la littérature et de la culture françaises alimentent les chroniques, comme celle consacrée à l'ouvrage, écrit en français, de Pompiliu Eliade, *Histoire de l'esprit public en Roumanie sous les premiers princes indigènes*, publié à Paris en 1905 (1906, 218 et 222) ou encore celle de janvier 1911 qui présente plusieurs études sur l'influence du romantisme et du symbolisme français chez des poètes roumains.

À côté de la littérature, les parutions de dictionnaires ou de traductions en roumain sont l'occasion d'informer le public français sur l'histoire de cette langue latine d'Orient qui s'est métamorphosée en l'espace d'un demi-siècle (1906, 211 : 463–465), mais aussi de mentionner des auteurs français chers à Montandon et Ritter comme Pierre Loti, dont le roman *Pêcheur d'Islande* vient d'être traduit en roumain (1908, 270 ; 1909, 278). Les livres « de voyages » ou portant sur le patrimoine ont aussi toute leur place dans les articles de celui qui a été initié au voyage par Ritter : itinéraire de Nicolae Iorga au fil des villages

³ Pour les références aux chroniques de Marcel Montandon dans le *Mercur de France*, nous indiquons entre parenthèses l'année, le numéro de la revue et la page. L'ensemble du corpus est accessible sur Gallica.

et monastères (1905, 193), description des Carpates de Nestor Urechia, originellement écrite en français, enfin traduite en roumain (1907, 246), le *Bucarest qui s'en va* de Henri Stahl qui lui plaît beaucoup et dont il souhaite une traduction en français (1911, 338), entre autres exemples.

L'histoire est bien présente, médiévale avec, en 1906, « un brelan de livres sur Etienne le Grand » (1906, 205 : 144), ou plus récente mais abordée parfois par un côté inconnu du public français, avec Andrei Şaguna par exemple, évêque orthodoxe et militant culturel en Transylvanie actif autour de 1848 (1910, 302). Les travaux de Nicolae Iorga, auquel Montandon se réfère souvent, et d'Alexandru Xenopol, à l'occasion de sa venue pour un cours libre à la Sorbonne, introduisent l'histoire comme discipline contemporaine et académique. Un retour sur l'interminable controverse historique entre Roumains et Hongrois au sujet de la continuité du peuplement en Transylvanie fait l'objet du numéro du 1^{er} mai 1908, suite à la polémique qui a opposé Montandon au titulaire de la rubrique des « Lettres hongroises », Félix de Gérando, sur cinq numéros du début de la même année⁴.

L'actualité, enfin, fait des incursions dans le *Mercur* : en 1913 avec les guerres balkaniques, auparavant en 1907, année où la jacquerie paysanne qui a enflammé la Roumanie avant d'être réprimée par l'armée a fait couler des « flots d'encre après des flots de sang » (1913, 241 : 175). À défaut d'entrer dans le fond de la question, le chroniqueur du *Mercur* évoque les études politiques et sociales nombreuses sur la question agraire et la paysannerie, écrites depuis longtemps, « à la décharge du paysan » et qui auraient dû alerter l'élite, avant de poursuivre son article sur les travaux ethnographiques et les ouvrages de folklore montrant que « le paysan n'est pas la brute sauvage que l'on a pu se figurer après les troubles de mars dernier » (1913, 241 : 176).

Ces sujets, parfois brûlants en Roumanie, sont présentés avec une recherche d'objectivité qui n'écarte aucunement l'implication du rédacteur. Les articles de Montandon sont généralement denses, informés, précis, fouillés, mais il y a de l'empathie ou de l'agacement, de l'emportement ou de l'admiration, bref un rapport affectif à la Roumanie. C'est la relation de l'étranger proche, le point de vue idéal de celui qui est à la fois à distance et à proximité de son objet, position du « roumain de cœur » que revendique Montandon dans sa première lettre à Densusianu (Onu, Rafailă 1984 : 150). Ce point de vue étranger revendiqué qui protège des exagérations patriotiques facilite parfois des erreurs d'appréciation – qu'il est certes facile de relever un siècle plus tard – comme celle portée sur le dramaturge I. L. Caragiale : « de notre point de vue étranger, le seul tort peut-être de ce vaste esprit (...) c'est d'avoir quelque chose de presque trop local », ayant « pris pour type “le Roumain mal civilisé de la fin du XIX^e siècle” (Pomp. Eliade) » (1912, 356 : 876). Or s'il y a un classique roumain partageable, malgré les difficultés de la traduction, c'est bien Caragiale, qui a avant tout pris pour objet la bêtise et les ridicules d'une société bourgeoise fraîchement advenue, dont on peut retrouver peu ou prou des avatars dans toutes les civilisations européennes.

Pour faire partager cette culture étrangère en quelques pages par trimestre, l'auteur ne se prive pas d'utiliser les classiques recettes pédagogiques et vulgarisatrices, au prix de quelques raccourcis et clichés. C'est une Roumanie pour les Français qui est présentée, certes pour des Français cultivés, lecteurs du *Mercur*, mais une Roumanie nécessairement

⁴ Voir *infra*.

simplifiée et résumée, en particulier dans les grands retours historiques et généraux : issue d'un monde médiéval « d'un caractère héroïque et barbare, mi-oriental, mi-occidental » incarné par Etienne le Grand ou Vlad l'Empaleur, peuplée de frères latins sauveurs de la chrétienté occidentale face aux Ottomans, passée au XIX^e siècle à une « ère lumineuse et limpide » (1905, 187 : 453). Le règne du roi Carol vient conclure une « véritable renaissance politique et littéraire » (1905, 181 : 145), mise en parallèle, allusivement mais explicitement, probablement à l'inspiration de Ritter, avec la Renaissance nationale tchèque. La langue roumaine a eu à lutter contre le grec et le français comme le tchèque l'a fait contre l'allemand, Gheorghe Lazăr et Heliade-Rădulescu sont mis en correspondance avec Jungman et Dobrovsky – sans indication des dates qui permettraient de mesurer tout de même le décalage chronologique. L'artifice pédagogique de la référence culturelle française est fréquent : le prince Mihai Stourdza « fait sur le trône figure d'un père Grandet » (1906, 218 : 303), Alecsandri « a des accents à la Corneille et à la Hugo » (*ibid.*, 301), « Eminescu a opéré sur sa matière avec l'aristocratie d'un Gustave Moreau interprétant La Fontaine » (1905, 181 : 146), Al. Vlahuță fait parfois penser à Guy de Maupassant (*ibid.*, 148), Caragiale est bien sûr le « Molière roumain » (1905, 193 : 147), quant à Titu Maiorescu, il a « rempli le rôle d'un Boileau roumain en faisant entendre la voix du bon sens » (1908, 261 : 169). Et les Roumains ont leur « guerre des Anciens et des Modernes » mais elle est contemporaine et oppose les « poporanistes » aux symbolistes (1912, 349 : 210).

La posture de l'étranger, sensible aux moyens d'opérer la transmission, se voit également dans le regard évaluateur porté depuis une culture occidentale plus « avancée ». La culture roumaine est vue et traitée comme une culture jeune, encore en voie de formation, dont on mesure sans cesse les progrès accomplis (ou non). Il faut en la matière se garder de deux excès dans le jugement, prévient l'auteur : ne voir que le retard, se laisser impressionner par les progrès. Ses chroniques sont autant d'exercices de rééquilibrage et mise en perspective. Ainsi en janvier 1910 : alors que les Universités de Genève et Leipzig célèbrent leur 350^e et 500^e anniversaire, que celles de Prague et de Padoue remontent plus loin encore, la Roumanie, elle, doit attendre encore pour fêter un premier cinquantenaire. Comparaison écrasante, mais surtout occasion de faire mesurer aux lecteurs de la vieille nation française les décalages de rythmes de développement. Celui de la Roumanie fut trop rapide à l'évidence, mais comment pouvait-il en être autrement dans la course au rattrapage européen que mènent les cultures périphériques ? Montandon reprend plus d'une fois les schémas de jugement propres à la critique des « formes sans fond » formulée par Maiorescu sur la société et la culture roumaines, au grand dam de ses compatriotes, en 1868. C'est ainsi qu'il faut interpréter le contraste entre les impressionnantes célébrations des quarante ans de règne du roi Carol en 1906, dont le pays fait publicité, avec le sanglant soulèvement paysan qui éclate quelques mois plus tard et dont on parle moins à l'étranger. La conclusion est sévère : « il est bien entendu que les merveilleux progrès de ces 30–40 dernières années ne peuvent être que superficiels » (1908, 253 : 170). Le jargon ridicule des journalistes et fonctionnaires, truffé de « mots français fagotés à la roumaine » en est un symptôme. Les citations sont cruelles. Mais l'effet est si « désopilant » « qu'il serait presque dommage de voir disparaître les défauts que [Caragiale] ridiculise avec tant d'esprit » (1912, 349 : 210). O. Densusianu conclut lui-même en 1906 à un état encore très inabouti de la langue littéraire. Mais ici c'est le chroniqueur suisse qui relativise, remet en perspective, et appelle à la patience. Deux générations à peine

de véritables écrivains et savants n'ont pas encore laissé le temps nécessaire à la lente maturation qui conditionne toute véritable culture. Il faut attendre que quelqu'un « fasse en littérature ce que Grigoresco a fait en peinture » (1906, 211 : 465).

Cela nous amène à la critique artistique et littéraire, bien présente dans les chroniques. Montandon a des opinions et des préférences, et il les fait partager sans détour, d'autant plus facilement peut-être qu'à Munich il est à distance du public français comme de la vie littéraire roumaine, ce qui lui laisse toute liberté, y compris pour des jugements à tendance iconoclaste, comme le dernier cité : le saut qualitatif que Grigoresco a fait faire à la peinture roumaine, Eminescu ne l'a donc pas fait pour la littérature, contrairement à la thèse communément admise en Roumanie depuis la mort du « poète national ». Il est vrai qu'Eminescu sorti du contexte roumain de la fin du XIX^e siècle est sans doute difficile à faire partager aux Français, qui plus est dans le *Mercur* qui met en valeur une poésie moderne et symboliste que le poète roumain a lui-même ignorée. Mais Montandon avoue également un manque d'intérêt personnel pour la poésie en général (Onu, Rafailă 1984 : 158–159), ce qui ne l'empêche pas d'y consacrer plusieurs chroniques, dans un esprit de sérieux qui fait abstraction de ses préférences personnelles. Il réserve celles-ci à ses correspondants : « Plus je connais le poète [Eminescu], plus je le trouve peu, peu... génial. C'était un homme instruit, formé par les lectures, plus que la moyenne de son temps, mais c'est tout. Dites-moi si je me trompe, si je suis injuste. Presque aucun texte de lui ne résiste à la traduction, ni même à une analyse un peu critique. Quelles sont donc ses pièces qui pourraient le mieux le représenter ? » (Onu, Rafailă 1984 : 161) Aucune n'apparaît dans la chronique qui suit cette lettre (1912, 367), où Montandon contourne la difficulté en présentant des publications sur Eminescu ou des traductions allemandes de ses poèmes plutôt que sa poésie elle-même.

La présentation du poète Alexandru Macedonski est, elle, manifestement subjective dans la chronique qui suit la parution à Paris en 1906 du *Calvaire de feu*. Montandon souligne d'entrée « les éloges considérables accordés, dans cette revue et dans toute la presse de langue française, au roman, poème mûri quatorze ans » (1906, 222 : 313), or la critique fut généralement pour le moins mauvaise (Stead 2006 : 92). Mais Macedonski, très controversé en Roumanie en raison de son opposition haineuse à Eminescu et de ses provocations, qui ne sera reconnu que plus tard comme un grand poète moderne, est proche de William Ritter sous l'autorité duquel Montandon écrit. Ce dernier, s'en tenant à l'aspect « roumain » qui est celui de sa rubrique, peut ensuite laisser de côté le volume fraîchement reçu par la critique française pour brosser un portrait élogieux de l'écrivain, d'autant moins contestable qu'il ne nie pas les aspects de son caractère qui font scandale à Bucarest.

L'enthousiasme de Montandon se porte prioritairement sur des textes en prose. L'étude de Pompiliu Eliade, *Histoire de l'Esprit public en Roumanie*, devenue une référence, est très élogieusement présentée sur deux numéros en 1906 ; le roman aujourd'hui un peu oublié *Der Haiduck* de Bucura Dumbravă, nom de plume d'une femme écrivain roumaine de langue maternelle allemande, est qualifié de « chef d'œuvre » (1908, 270 : 352). I. L. Caragiale, malgré la réserve précédemment soulignée, est salué, à chaque fois qu'il est mentionné, pour son regard pénétrant de satiriste et son humour cruel et décapant. Montandon est plus mesuré sur les romans ruraux ou historiques de Sadoveanu, qu'il apprécie cependant, et sévèrement critique à l'égard du poète et intellectuel transylvain Octavian Goga (1911, 334).

Les Français qui écrivent sur la Roumanie ou œuvrent en Roumanie ne sont pas épargnés, en témoigne le cas de l'architecte-restaurateur André Lecomte du Nouÿ, disciple de Viollet-le-Duc, « ce restaurateur extraordinaire qui rase les églises pour les rebâtir », sévèrement épinglé pour ses travaux sur des monastères faisant partie du plus beau patrimoine roumain (1906, 205 : 148). À propos de l'ouvrage d'André Bellesort, *La Roumanie contemporaine*, publié à Paris en 1905, Montandon joint ses critiques à celles dont les Roumains ont accablé le livre : portrait hâtif, périmé (« il retarde d'un bon demi-siècle »), irrespectueux à l'égard de certains savants et surtout lacunaire : rien sur le peintre Grigorescu, rien sur la littérature contemporaine, ce qui justifie le sujet de la chronique du jour dont la première partie est un tableau rapide de cette littérature (1906, 211 : 462). Quant à l'article « Roumanie » de *l'Encyclopédie universelle du XX^e siècle* c'est « un tissu de sornettes ridicules, à faire honte à un écolier, avec ses renseignements d'il y a 50 ans, ses données fantaisistes sur l'histoire, la littérature, la géologie, la géographie même du pays, (...) franchement diffamatoire dans tout ce qu'il dit de la race, des mœurs, des lois, de la situation économique du pays » (1911, 338 : 436).

Enfin, les prises de position géopolitiques ne sont pas absentes et sont totalement favorables aux Roumains, sur la question de la Bessarabie, contre les Russes, qui fêtent les 100 ans d'occupation en 1912 (1912, 361 : 196–197), plus fortement encore sur celle de la Transylvanie, contre les Hongrois et la politique de magyarisation, à plusieurs reprises. Avec, sur cette question qui enflamme Montandon cette fois plus comme un Roumain que comme un étranger, une bonne dose de mauvaise foi lorsque, rendant compte des fêtes organisées pour le cinquantenaire de l'association culturelle *Astra* en 1911, il commente : « Aucun irrédentisme là-dedans ; c'est en vain que le chauvinisme magyar agite devant l'opinion l'épouvantail d'une Daco-Roumanie à laquelle personne ne songe sur les deux versants des Carpates » (1911, 343 : 655). La question transylvaine a du reste fait l'objet d'une polémique sur cinq numéros du *Mercury* en 1908, dans la rubrique « Échos », avec l'auteur des « Lettres hongroises », Félix de Gérando, à propos de la justesse ou non de l'expression « Hongrie, pays de langue roumaine » employée par l'auteur roumain d'un long article nécrologique sur B. P. Hasdeu dans le *Mercury*. La polémique, très vive, faite d'attaques successives, dérive rapidement sur les statistiques de population et les falsifications diverses dont s'accusent réciproquement Roumains et Hongrois, ici par la plume de deux étrangers.

La chronique de Marcel Montandon se clôt avec l'article du 1^{er} août 1914, date qui marque également, avec l'entrée en guerre de la France, une interruption de la parution du *Mercury* pour quelques mois. Elle a transmis au public français, très régulièrement et avec un sérieux évident, un panel extrêmement large, riche et touffu de l'actualité littéraire et culturelle. Pourquoi est-elle passée sous silence par N. Iorga ? Montandon l'a pourtant souvent cité élogieusement, lui consacrant même un article entier à l'occasion de son entrée à l'Académie roumaine en 1910. Mais Iorga est aussi l'ancien meneur de la revue *Sămănătorul* (*Le Semeur*) qui prônait les valeurs nationales et rurales en littérature, et fustigeait avec agressivité le symbolisme décadent de Paris, précisément celui qui participait de la mouvance intellectuelle et littéraire du *Mercury* et en particulier de Montandon et Ritter. Après la guerre, le Roumain Pompiliu Păltănea qui reprend la rubrique en 1922 est d'ailleurs connu comme un lieutenant d'Ovid Densusianu et du symbolisme. Mais sous sa plume, les chroniques deviennent rapidement irrégulières et sont marquées par un ton

grandiloquent et un pathos nationaliste, quand elles ne servent pas simplement de tribune pour défendre la cause de son maître à penser ou d'écrivains mineurs amis de l'auteur. La « probité »⁵ que Iorga reconnaît aux chroniques de Montandon ne suffit donc pas, elle n'est pas payée en retour d'une publicité qui risquerait sans doute de donner une caution aux « modernes » dans les conflits violents qui déchirent la vie littéraire roumaine et dont le *Mercure de France* est aussi devenu une caisse de résonance.

BIBLIOGRAPHIE

- DONZÉ Fernand, 1999, avec la collaboration de Caroline Calame et d'Edmond Charrière, « William Ritter (1867–1955) au temps d'une autre Europe », *Nouvelle revue neuchâteloise* 61.
- GALMICHE Xavier, 2021, « William et les garçons. “Rêves vécus et vies rêvées” de William Ritter (1867 Neuchâtel – 1955 Melide) », *Nouvelle revue neuchâteloise* 150 : 10–72.
- IORGA Nicolae, 1917, *Histoire des relations entre la France et les Roumains*, Jassy : Imprimerie “Progresul”.
- MONTANDON Marcel, 1905–1914, « Lettres roumaines », *Mercure de France*, disponible sur <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb34427363f/date> (consulté le 8.02.2023).
- ONU Liviu, RAFAILĂ Maria (éds.), 1984, *Scrisori către Ovid Densusianu*, vol. III, București: Minerva.
- PETRESCU Iorgu, 2012, « Activitatea științifică a lui Arnold-Lucien Montandon », *Studii și comunicări / DIS*, Academia Română, Comitetul Român de Istoria și Filosofia Științei și Tehnicii, vol. V : 391–404, disponible sur http://studii.crist.ro/doc/2012/2012_4_21.pdf (consulté le 25.01.2023).
- STEAD Evanghelia, 2006, « Le parcours d'un poète roumain du romantisme à la décadence : Alexandru Macedonski des Nuits de Musset au Calvaire de feu », *Romantisme* 2 (n°132) : 79–96, disponible sur <https://www.cairn.info/revue-romantisme-2006-2-page-79.htm> (consulté le 8.02.2023).
- VLASIU Ioana, 2013, « Rencontre Nicolae Grigorescu – William Ritter. Perspectives des historiens de l'art », *Revue roumaine d'histoire de l'art*, tome L : 45–50, disponible sur http://www.istoria-artei.ro/resources/files/RRHA2013_Art_03_Vlasiu.pdf (consulté le 8.02.2023).
- WILFERT Blaise, 2002, « Cosmopolis et l'homme invisible. Les importateurs de littérature étrangère en France 1885–1914 », *Actes de la recherche en sciences sociales* 144 : 33–46, disponible sur http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/arss_0335-5322_2002_num_144_1_2806 (consulté le 25.01.2023).
- ZAMFIR Mihai, 2011, *Scurtă istorie. Panorama alternativă a literaturii române*, Iași : Polirom, București : Cartea Românească.

⁵ *Mercure de France*, n°577, 1^{er} juillet 1922, p. 277.